



BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A. D. I. R.

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

## Rencontre interrégionale au pays basque

### La Journée du 18 septembre

Cette rencontre est née d'une suggestion de Suzanne Hugounenq, notre chère secrétaire générale disparue il y a quelques mois. Au cours de rencontres précédentes, nous avions déjà visité maints hauts lieux de la Résistance et nous cherchions où nous pourrions nous retrouver en 1982 quand Suzon a lancé l'idée du pays basque où nombre d'habitants ont résisté à l'ennemi en aidant à passer en Espagne les Français évadés désireux de continuer la guerre aux côtés des Alliés.

Suzon y avait des attaches en la personne de son beau-frère, le général Bergé, compagnon de la Libération, qui avait rejoint la France libre dès juin 1940. D'autre part, nous comptons des camarades au pays basque, en particulier Madeleine Nicolas-Lugand, conseiller municipal de Bayonne et ancienne déportée, et Madé Mesplée. Enfin, dans le conseil d'administration même de l'A.D.I.R. nous avons Gabrielle Ferrières, qui a vécu à Bayonne dans son enfance et garde à cette région une place particulière dans son cœur.

Des contacts furent pris, des lettres échangées, Suzon, malgré sa maladie, s'en occupa activement, on peut le dire, jusqu'au bout. Après sa disparition la tâche retomba sur les épaules de Gabrielle Ferrières, et ce ne fut pas une petite affaire que de mettre debout cette entreprise, d'autant que, l'été vidant Paris de ses habitants et l'A.D.I.R. de ses membres, les mois de juillet et d'août furent particulièrement lourds pour elle. Nous ne lui en avons que plus de reconnaissance du mal qu'elle s'est donné et du succès qui l'a couronné.

De concert avec nos amies de Bayonne, elle constitua un comité dont Madeleine Nicolas-Lugand voulut bien accepter la présidence et qui s'occupa de l'accueil, de l'hébergement dans les hôtels de Saint-Jean-de-Luz et de diverses manifestations qui devaient jalonner notre itinéraire de ces deux journées. Sollicité, le 1<sup>er</sup> Régiment de parachutistes d'Infanterie de Marine, se dit heureux de nous accueillir et de nous offrir une démonstration de saut suivie d'un déjeuner dans la Citadelle de Bayonne.

Le monument Victor Ithurria  
Photo Pic



C'est ainsi que le samedi matin 18 septembre, au nombre de 158, nous sommes montées dans les trois cars mis à notre disposition à Saint-Jean-de-Luz.

Le temps est beau et chaud, la vue splendide depuis la Corniche, la mer exceptionnellement calme. Nous longeons de jolies maisons basques, crépées de blanc, entourées de jardins fleuris. A Hendaye nous tournons vers le pont international d'Irun. A droite, la Bidassoa avec, en son milieu, l'île des Faisans où fut signé en 1659 le traité des Pyrénées avec l'Espagne et négocié le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie-Thérèse.

Nous traversons Béohobie. A Urrugne, nous prenons la direction du col d'Ibardin. La route monte entre des prairies, des champs de maïs, des chênes et des châtaigniers. Par-ci, par-là, on remarque ces hautes pierres plates fichées en terre qui clôturent les champs. D'Ascain, on

monte vers le col de Saint-Ignace d'où part le petit train à crémaillère de la Rhune. Sur notre droite, la silhouette imposante de ce sommet, haut de 900 mètres qui marque la frontière.

Dans le car où je suis se trouve M. Naschold. Il nous donne des indications intéressantes sur les passages — qui se faisaient de préférence en hiver où les nuits sont plus longues — et sur les points de rassemblement des évadés. Lui-même a passé en Espagne et a été interné au camp de Miranda. Plus tard, il en sortira et arrivera à Casablanca, où on l'obligera à entrer dans l'armée Giraud. Il désertera, rejoindra les F.F.L. en 1943 et sera affecté au 3<sup>e</sup> Bataillon d'Infanterie de l'Air qui deviendra le 3<sup>e</sup> S.A.S. (Special Air Service) en Afrique. Blessé, il deviendra officier de détail au Q.G. du général de Gaulle. La Légion d'Honneur récompensera ses services.

Mais nous arrivons à Sare.

### A Sare

Il est 11 h 45 quand nous nous rassemblons devant le monument des parachutistes S.A.S. Victor Ithurria, champion de pelote mort au combat. Le général Bergé prend la parole :

*"Quand, il y a plus d'un an, nous promenant au pays basque avec une grande amie ici présente, Gabrielle Ferrières, mais aussi avec une de celles qui ne sont plus avec vous et qui tenait*

*une grande place dans mon cœur, Suzanne Legrand, nous avons pensé à un rassemblement de femmes déportées, j'ai dit qu'elles auraient en cela l'appui des amicales des Forces françaises libres du pays basque et aussi celui des parachutistes du 1<sup>er</sup> Régiment de parachutistes d'Infanterie de Marine, qui était à Bayonne. Quand la décision a été prise et qu'on m'a demandé ce que je pensais de l'organisation, j'ai tout de suite dit : "Si vous voulez me faire plaisir, sur le trajet des cars de l'A.D.I.R. je voudrais que vous fassiez un arrêt à Sare." On m'a écouté, et je tiens à vous dire combien je suis fier de votre présence ici.*

Ce monument, simple dans sa composition, représente le combattant qui va jeter sa grenade, et derrière lui il y a l'ombre du pelotari... C'est une sorte de symbole, la flamme des combattants parachutistes de la France libre. Victor Ithurria fut un des meilleurs. Il fut aussi leur portedrapeau. Je ne vous conterai pas la série exceptionnelle de ses exploits ni les conditions de sa mort tragique, mais il méritait vraiment, croyez-moi, que soient magnifiés à la fois ses exploits et son sacrifice... En nous recueillant devant ce monument, laissez un moment revivre dans vos mémoires celles qui, comme vous, n'ayant pas voulu subir, se sont éteintes dans les pires souffrances, et ajoutons-y Ithurria et ses compa-

42p. 46716



gnons qui sont tombés, eux aussi, pour que la France vive.

Un détachement de parachutistes rend les honneurs. Puis notre présidente répond au général Bergé :

*A la pensée de nos camarades disparues, combattantes comme celui dont nous célébrons ici la mémoire, je voudrais que nous associations celles qui nous ont quittées depuis la dernière assemblée générale. Et d'abord Suzon, Suzanne Hugounenq, notre secrétaire générale sans qui ces deux journées n'auraient pas eu lieu et qui nous en a parlé jusqu'à ses derniers moments sur son lit d'hôpital. Je voudrais que nous pensions aussi ensemble à Yvonne Oddon, qui faisait partie du réseau du Musée de l'Homme, qui a été*

*condamnée à mort, qui a jusqu'au bout manifesté de son courage et de sa solidarité et qui nous a quittées il y a quelques jours.*

*Si vous le permettez, car je ne peux pas, hélas ! donner la liste déjà longue de nos disparues depuis notre dernière assemblée générale, je voudrais associer aussi le souvenir de notre déléguée de Seine-Maritime, tante Agnès, Marie-Agnès de Gaulle. Je sais qu'il y a ici plusieurs camarades de sa section, et nous toutes l'aimons. Pendant cette minute de silence, dans cet appel aux morts et aux mortes, nous serons unies dans leur souvenir et dans la fidélité à nos engagements d'aujourd'hui comme ils étaient hier.*

Après la sonnerie "Aux Morts" et la minute de silence, nous repartons pour Ainhoa.

## Les passeurs

Dans le joli restaurant Oppoca où nous allons déguster un excellent déjeuner basque, Geneviève présente nos invités.

*D'abord les membres du comité d'organisation : le général Bergé, compagnon de la Libération, qui a rejoint les Forces françaises libres dès juin 1940. Il a créé et formé la première unité de parachutistes. Il a été lui-même engagé à plusieurs reprises, parachuté dans le Morbihan et envoyé rejoindre les S.A.S. commandos du désert au Moyen-Orient. Débarqué en Crète avec cinq hommes, il a détruit 20 avions allemands. Capturé le 19 juin 1942, il a été interné à la forteresse de Colditz.*

*A côté de lui, Madeleine Nicolas-Lugand, à qui nous devons une grande partie de l'organisation de cette rencontre. C'est une camarade de Ravensbrück. De l'autre côté le général Kerjean, ancien résistant, déporté à Buchenwald, au Strüthof et à Dachau, qui a sillonné toute la région pour établir notre itinéraire. Ancien parachutiste, il a fait, à partir de 1945, une carrière d'officier d'active, notamment à l'Etat-Major des Forces alliées du Centre-Europe. Il est commandeur de la Légion d'Honneur. Le général Abadie s'est chargé en particulier de notre pèlerinage à Sare. M. Naschold, des F.F.L. lui aussi, a rattrapé de justesse des situations difficiles. Enfin notre chère camarade Mme Mesplée, une 42 000, qui a été envoyée en kommando à Leipzig, s'est beaucoup dépensée, elle aussi pour mener les choses à bien.*

*Nous avons encore, dit Geneviève, d'autres hôtes que nous accueillons avec joie. Ce sont des passeurs : trois femmes et trois hommes. Les femmes : Cattalin Aguirre, Stefana Oyarcabal et Gracie Ladouce, faisaient partie de cette chaîne à laquelle appartenaient plusieurs de nos camarades et qui avait ici son terminus.*

*Les hommes : Paul Amestoy a fait comme les autres, dit-il. Moi, je lui suis très reconnaissante car il a fait passer un de mes oncles et sa femme qui ont fait une belle guerre tous les deux. Jean Etcheverry, chauffeur d'une ambulance amenait les "colis". Et c'était notre ami Rufino Jauréguy qui leur faisait passer la frontière. Tous sont rentrés tranquillement chez eux sans qu'on leur ait prêté beaucoup d'attention, et on ne les a pas souvent récompensés de leurs hauts faits. Mais nous, nous savons ce que c'est et nous sommes venues les remercier, nous combattantes de la Résistance, déportées et internées qui avons payé le prix.*

Geneviève passe ensuite la parole à Kaky Fleury qui nous transmet un message de Sarah Rosier. Sarah — qui vient d'avoir la douleur de

perdre sa fille — était le chef du groupe Frise de la Préfecture de Police. Ayant des renseignements intéressants à transmettre en Angleterre, elle les faisait passer en Espagne par l'intermédiaire des sœurs Bonnet, qui possédaient un café à cheval sur la frontière dans le petit village de Biriato. Ces informations, venant de Paris et de différentes régions de France, étaient enfermées dans des balles de pelote, préparées par M. Feuillade et marquées d'une certaine manière pour qu'on les reconnaisse. Ce travail avait commencé dès octobre 1940. Les sœurs Bonnet furent arrêtées le 20 janvier 1941, ainsi que M. Feuillade, qui devait mourir en déportation.

Sarah, arrêtée le 24 janvier, fut jugée en même temps que les résistants basques, condamnée à mort et déportée. Les sœurs Bonnet réussirent à faire croire à leur non-culpabilité dans l'affaire.

Geneviève distribue alors les souvenirs que nous avons apportés. Ce sont des médailles de bronze.

Nous faisons honneur au déjeuner dans le brouhaha qui caractérise chacune de nos retrouvailles. Au dessert, Gracie Ladouce nous chante quelques chansons basques et nous fait entendre le cri perçant de ralliement des contrebandiers dans la montagne. Le café bu, départ en car vers Bayonne. Nous passons à Espelette, gros bourg où des chapelets de piments rouges pendent des toits, longeons le terrain de vol à voile d'Ixassou et remontons vers Cambo, qui a le charme des vieilles villes de province avec son kiosque à musique. La Nive coule en contrebas. Après Larressoire, Halsou, nous abordons la route impériale des

cîmes, un véritable balcon sur le pays basque. La végétation se fait plus rare. Le pays manque d'eau. Peu de maisons, quelques bergeries, des élevages de chevaux et de mulets.

Ayant tournée vers Mouguerre, nous voici dans la vallée de l'Adour. Nous arrivons au lieu-dit La Croix d'où l'on a une belle vue panoramique. Le monument a été élevé à la mémoire des généraux, officiers, sous-officiers et soldats de l'Armée des Pyrénées morts pour la France en 1813-1814. Le maréchal Soult y tint sept mois contre l'armée de Wellington.

Là M. Naschold va faire parler nos passeurs. A Ciboure habitait une grande figure de la France libre, Catalin Aguirre. Les évadés arrivaient là affamés, mal chaussés, sans papiers. Aidée de sa fille, de Stefana Oyarcabal et de Gracie Ladouce, Cattalin les logeait (elle a souvent couché au grenier quand il en arrivait en trop grand nombre) les nourrissait et leur fournissait de faux papiers, fabriqués au moyen de faux tampons venus de Londres. Gracie Ladouce travaillait à la mairie, se procurait des cartes de pain, habillait les évadés en tenues de montagne. Elle a passé une fois des documents dans un bracelet.

Ensuite, par une nuit favorable, un grand patriote, Florentino, aujourd'hui disparu, les prenait en charge, les guidait, les soutenait pendant les six heures de marche nécessaires et leur faisait passer la Bidassoa, les portant au besoin. Cela au rythme moyen de 10 évadés par semaine.

Parallèlement à la chaîne de Ciboure fonctionnait celle de Cambo. En 1940, Paul Amestoy, âgé de 30 ans, allait de Cambo à Anglet travailler à l'usine Bréguet, qui fabriquait des ailes de Focke-Wulf sous direction allemande. Déjà mécontents, les jeunes ouvriers sont, en 1942, menacés du S.T.O. Beaucoup décident de passer en Espagne. Le contremaître de l'usine demande à Amestoy d'organiser leur départ, ce qu'il fait aidé de son frère Jean-Baptiste, avec la complicité des habitants de Cambo, de la police et des gendarmes de Bayonne, et assisté de deux amis, Jean Etcheverry et Rufino Jauréguy.

Agé de 30 ans lui aussi, Jean Etcheverry, qui conduit une ambulance à gazogène, est muni d'un précieux *Ausweis*. Il recueille les évadés à Tarbes, à Pau, à Bayonne, à Urt, à l'Abbaye de Bonloc et les mène à Cambo, où le point de rendez-vous est Arnaga, l'ancienne villa d'Edmond Rostand. Logés dans une cabane perdue, ravitaillés et habillés le cas échéant, ils sont pris en charge par Rufino Jauréguy.

Ce dernier a 35 ans en 1940. C'est un réfugié basque espagnol. Il connaît bien le terrain, les itinéraires, les horaires des patrouilles. S'il était pris en Espagne, il serait fusillé. Grâce à lui et au groupe de Cambo — qui comptera 32 personnes à la Libération, 600 évadés, par groupes de 10, passeront en Espagne et seront sauvés.

Aucune décoration ne récompensera les services de Rufino Jauréguy. Paul Amestoy a reçu la Croix de Guerre et un diplôme d'Eisenhower. Etcheverry a été décoré de la Médaille de la Résistance.



Gracie Ladouce, Stefana Oyarcabal, Cattalin Aguirre

(Photo Pic)



## A Bayonne

La journée se termine par un dépôt de gerbe au monument aux Morts de Bayonne, suivi d'une amicale réception à la mairie. Le premier adjoint, M. Gaudeul, nous souhaite la bienvenue. Il sait que nous cultivons l'amitié, mais que notre principal souci est de porter témoignage. Il s'en réjouit car selon lui les jeunes ont tendance à oublier, à ne plus trop savoir ce que c'est que la patriotisme, et il est bon que nous soyons là pour le rappeler.

*Cette cité de Bayonne est fière de vous accueillir, dit-il. Au cours de ce voyage vous avez dû apprendre ce qu'elle a fait sur le plan de la Résistance. On vous a parlé du travail qui s'est fait dans le pays basque, et vous me permettrez d'y associer le souvenir de Jean Cavaillès, qui a habité quelque temps le Château-Vieux, près du monument aux Morts où nous étions tout à l'heure et dont un établissement scolaire porte le nom.*

M. Gaudeul parle ensuite de Madeleine Nicolas-Lugand qui est une amie très chère et espère qu'elle voudra bien demeurer l'an prochain au conseil municipal où on la tient en grande amitié.



Nous sommes réveillées par la pluie et pensons avec regret que nous serons privées du saut de parachutistes. Mais tandis que nous longeons la côte vers Biarritz, la pluie cesse. Voici Guétary, Bidart d'où l'on a une vue magnifique sur la mer.

Le ciel est encore gris à Biarritz. Nous passons devant le palais de Napoléon III, qui est devenu un hôtel rouge et crème. Les souvenirs du Second Empire abondent. La mer est toujours étonnamment calme. Décidément, nous ne verrons pas de surf. Au fond, le rocher de la Vierge et, plus près, les deux rochers qui valent à Biarritz son nom (Bi-Arritz). Nous prenons le sentier des Baleines (par où l'on remontait les baleines pêchées).

La vue sur la côte des Basques est splendide et très étendue. Voici Miramar, le cap Saint-Martin et le phare dont les Allemands ont vainement essayé de détruire la lentille en partant, la Chambre d'Amour (où un couple surpris par la marée a été noyé), l'embouchure de l'Adour avec sa barre, Anglet, le bois de Chiberta, son club de golf. Sur la côte, des restes de blockhaus du mur de l'Atlantique. Puis le port de plaisance et le port de Bayonne, où se jette la Nive. Le soleil est revenu, et la chaleur.

La Citadelle se dresse sur l'autre rive de l'Adour. C'est une forteresse inexpugnable construite par Vauban sur l'ordre de Louis XIV. Élément principal du plan de renforcement de la frontière espagnole, appuyé sur Navarrenx et Saint-Jean-Pied-de-Port, la Citadelle, qui s'étend sur 43 hectares, témoigne encore de nos jours avec ses courtines, demi-lunes, obstacles, parapets et glacis, du génie militaire de Vauban. En 1814, elle résista victorieusement aux troupes de Wellington.

Notre présidente le remercie de son accueil dans cette ville de Bayonne où il y a eu une véritable résistance.

*Mais il y avait d'autres aimants pour nous attirer ici. Vous avez parlé de Madeleine Nicolas-Lugand. Mais nous, nous la connaissons encore mieux parce que nous l'avons connue dans un camp de concentration, et là je puis vous dire qu'on ne peut pas avoir d'illusions sur personne.*



*Et puis il y avait, je vous remercie de l'avoir dit, le souvenir de Jean Cavaillès, qui est le frère de Gabrielle Ferrières. Elle a joué, petite fille, dans ce jardin près duquel nous nous sommes recueillies tout à l'heure silencieusement, pensant à cet exemple admirable que nous a donné Jean Cavaillès. Il est aujourd'hui comme redécouvert par une jeunesse qui, quoi qu'on dise, est avide de pouvoir admirer.*

*Des journées comme celles-ci sont un encouragement très profond car il n'est pas facile dans une vie assombrie par les deuils, les infirmités, les souffrances, de continuer à maintenir son cap sur les vraies valeurs, ce que nous nous efforçons de faire dans cette association, et le sens que vous avez appelé justement l'amitié est celui-là : nous aider à garder ce cap, comme nous l'avons fait il y a quarante ans, comme l'ont fait ces passeurs, ces résistants, ces combattants de la Résistance, ces combattants tout court, sans voix, sans titres, sans décorations, qui n'ont jamais, à aucun moment regretté leur action.*

## La Journée du 19 septembre

C'est là que nous reçoit le 1<sup>er</sup> Régiment de parachutistes d'Infanterie de Marine. Ses "Bérets rouges" sont les héritiers des premiers parachutistes formés en Angleterre et parachutés en France pour leur première mission dans la nuit du 14 au 15 mars 1941. Le lieutenant-colonel Dusser nous racontera leur histoire plus tard. S'ils portent sur la manche gauche une ancre de Marine, c'est qu'ils sont aussi des "marsouins" depuis la formation de la première demi-brigade coloniale de commandos parachutistes en Extrême-orient.

Nous nous rendons d'abord sur le Bastion de la Reine pour entendre la messe, célébrée par un ancien aumônier militaire, le Père Iriart, à l'intention de nos camarades disparues et en particulier de Suzanne Legrand-Hugounenq, de Marie-Agnès Cailliau-de Gaulle et d'Yvonne Oddon.

Après la sonnerie "Aux Morts" exécutée par l'excellente musique du régiment, nous visitons par petits groupes la Salle d'honneur où



De g. à dr. Carmen, Mme Nicolas-Lugand, Geneviève, M. Gaudeul, Gabrielle, le Père Iriart et le colonel Dusser. (Photo Ro-Ger, Bayonne)



sont exposés les émouvants souvenirs, fanions et drapeaux ayant appartenu aux parachutistes S.A.S. et à la Brigade des parachutistes coloniaux.

Nous gagnons ensuite le stade, au-dessus duquel tourne un avion léger Broussard, d'où sauteront quatre parachutistes. Le soleil est au rendez-vous mais il y a, nous dit-on un fort vent en altitude.

Voilà les parachutistes ! Nous les voyons descendre. Mais ce vent va les gêner, si bien qu'un seul d'entre eux atterrira dans une des cibles marquées sur le sol par des toiles de couleur orange. Les autres disparaissent de notre vue, n'ayant pas voulu risquer un atterrissage dangereux pour la foule.

Après un vin d'honneur où les jus de fruits sont particulièrement appréciés, le colonel Dusser, qui nous reçoit à la place du colonel Messana, absent en mission, s'adresse à nous en ces termes :

*Héritiers des premiers S.A.S. dont nous avons reçu la devise "Qui ose gagne", notre régiment*



s'enorgueillit des plus hautes décorations françaises et étrangères, de ses faits d'armes sur tous les théâtres d'opérations depuis 1941 : la Crète, la Libye, la Hollande, la Belgique, le Sud tunisien, sans oublier la Bretagne où nos paras furent les premiers soldats à mettre les pieds en 1944 et à combattre pour permettre à l'offensive alliée en Normandie de se développer normalement. Puis ce fut l'Extrême-Orient, où s'ouvrit pour nos paras, une nouvelle page de gloire qui se referma à Dien-Bien-Phu d'une façon fort douloureuse en 1954. L'Afrique du Nord les vit encore combattre, et là fut créée à Bayonne la Brigade des parachutistes d'Outre-mer en 1955. Celle-ci était destinée à approvisionner les unités engagées en Algérie. La fin de l'Algérie vit la dissolution de cette brigade et la formation de celle qui situa plus tard à Bayonne le 1<sup>er</sup> R.P.I.Ma. Celui-ci a donc repris toutes les traditions de ces parachutistes et il a la garde de son drapeau, qui s'orne de la Croix de la Légion d'Honneur, de la Croix de la Libération, remise par le général de Gaulle en 1944, de la Croix de Guerre avec six palmes en mai 1945, de celle des T.O.E. avec deux palmes, des Croix de Guerre étrangères, américaine, belge et hollandaise. Nos jeunes parachutistes portent encore aujourd'hui fièrement sa fourragère de la Légion d'Honneur et celle de la Croix de Guerre T.O.E. en souvenir de leurs grands anciens.

Le général Bergé évoque ensuite quelques souvenirs :

Je pense que tout a commencé le 25 juin 1940, quand j'ai eu la chance d'arriver dans le bureau du général de Gaulle et que je lui ai dit : "J'ai une petite expérience du parachutisme parce que j'ai fait partie des unités de l'Infanterie de l'Air. Si vous n'avez pas mieux que moi pour commander la troisième unité que vous allez former, je suis prêt à le faire. Il me dit : "D'accord, mais tout de suite vous allez me recruter tous les jeunes arrivés dans les camps et me les amener à l'Olympia." Bien entendu, mon unique pensée c'était de former des parachutistes, et j'y réussis après beaucoup de difficultés... Nous avons été les premiers, venant de Londres par air, à sauter en France, et c'est de là qu'est partie toute une série de gloires qui ornent maintenant le drapeau du 1<sup>er</sup> R.P.I.Ma.

Geneviève répond :

Notre fierté d'être reçues par ce magnifique régiment est, croyez-le, très grande. Je dis notre fierté avant de dire notre joie parce que l'héritage que vous avez évoqué, qu'a évoqué le général Bergé, qu'ont évoqué d'autres amis qui sont parmi vous comme le général Fourcade, le général Kerjean, le général Abadie, cet héritage c'est le même que le nôtre. C'est l'héritage d'un combat volontaire qui a mobilisé toutes nos vies.

Nous avons obéi aux mêmes impératifs, celui de la patrie, celui du même refus, d'accepter la servitude de tant et tant de peuples de l'Europe. C'est ainsi que nos engagements ont pris des chemins parallèles mais dont le but était le même : la patrie libérée, la liberté et la paix rendues à chacun, à chacune d'entre nous et à tous les autres. Cet héritage, nous aussi nous le portons avec fierté. Et, permettez-moi de vous le dire, les camarades qui sont ici méritent l'honneur que vous leur faites aujourd'hui. Elles y sont profondément sensibles et vous en remercient de tout leur cœur.

Des tables sont dressées sous un toit doublé de toiles de parachutes, un excellent isolant sans aucun doute car malgré la chaleur du soleil on y est au frais. A chaque table nous

avons le plaisir d'avoir deux de nos hôtes, un officier ou un sous-officier du régiment et son épouse. Des jeunes paras nous servent avec gentillesse. Je crois exprimer le sentiment de toutes nos camarades en disant que nous passons là un moment des plus agréables et des plus réconfortants. Je dis bien "toutes" et pas seulement celles d'entre nous, filles, femmes, nièces ou sœurs d'officiers pour qui l'armée reste une famille, car, ainsi que l'a fort bien dit Geneviève, ce qui nous rapproche c'est d'avoir obéi au même impératif, celui de la patrie. Voir des hommes qui ont choisi un tel destin et qui



Le méchoui

l'assument avec sérieux et dans la bonne humeur malgré les dangers et les aléas qu'il comporte inspire la sympathie et l'admiration. Ils ont beaucoup de choses à nous apprendre, et la conversation ne languit pas.

Le cuisinier s'est surpassé. On le félicitera plus tard. Les moutons, embrochés et parfaitement rôtis font leur apparition. Ils sont posés sur des piquets et promptement tranchés. Nous les dégustons avec du couscous et une sauce appropriée. Un excellent moka, décoré aux armes des paras, clôturera ce repas particulièrement réussi.



(Photos Pic)

Le moka aux armes des S.A.S.

## A Saint-Jean-de-Luz

Après avoir remercié chaleureusement nos hôtes, nous reprenons la direction de Saint-Jean-de-Luz par un itinéraire différent ; Arcangues, le bois de Saint-Pée avec ses beaux chênes, Saint-Pée-sur-Nivelle, où chaque famille comptait un passeur, m'a-t-on dit, et où nous retrouvons la Nivelle dont nous empruntons la vallée jusqu'à Saint-Jean.

Rendez-vous au monument aux Morts, où nous déposons une gerbe devant la stèle des Déportés résistants ainsi que, à quelques mètres de là, devant le monument aux Evadés. Le minutage est si bien fait que nous arrivons en avance à la mairie, sur la place Louis XIV, au centre de la ville. Le château Lohobiaque, sur cette même place, abrita Louis XIV lorsqu'il vint là pour son mariage en 1660, tandis que, tout près sur le quai, logea l'infante Marie-Thérèse dans une belle maison en briques rouges encadrées de pierre blanche.

Dernier vin d'honneur. M. Iturralde, maire de Saint-Jean-de-Luz nous exprime son plaisir et son émotion de nous accueillir.

Aujourd'hui, dit-il, quand nous parlons du général de Gaulle, nous éprouvons une grande reconnaissance... Nous avons été, il est vrai sceptiques, en 1940, à l'égard des militaires, mais quand le général a dit ce qu'il fallait faire, nous avons pris confiance et nous l'avons suivi, à Saint-Jean plus qu'ailleurs... Plus de 800, à Saint-Jean-de-Luz sont partis rejoindre la France libre. Beaucoup d'autres, des jeunes, ont été déportés. Nous les saluons ici.

D'anciens Français libres sont présents. L'un d'eux au nom de ses camarades nous remercie d'être venus ici, en terre amie et nous assure que cette rencontre "marquera dans les annales gaullistes."

Notre présidente répond :

Nous avons vécu deux jours d'un inoubliable voyage grâce à ces Français libres qui se sont, on peut le dire, mobilisés pour nous. Et puis, tout à l'heure, nous avons connu de grands moments à

la Citadelle, accueillies par ce régiment de parachutistes héritiers des premiers parachutistes de la France libre formés par le général Bergé. Tout cela demeure dans nos mémoires au moment où nous allons nous séparer...

Mes camarades ont bien servi leur pays, comme vous, camarades français libres, déportés, résistants... Nous partons avec une grande joie dans le cœur et un grand réconfort, avec une fois de plus la certitude que les uns et les autres, depuis juin 1940 nous avons fait le bon choix.

Sur la proposition de M. Naschold, toute l'assistance chante alors *La Marseillaise*, suivie du *Chant des Marais* entonné par Madé Mesplé.

Si chaleureuse et si plaisante que soit l'atmosphère, il faut pourtant nous séparer.

Nous avons fait connaissance avec des camarades, nous en avons retrouvé d'autres que l'on ne voit guère que dans les grandes occasions et que nous espérons bien revoir dans un avenir proche. Les départs sont toujours un peu mélancoliques, mais nous repartons avec une moisson de souvenirs qui ne sont pas près de s'effacer. Voyage "inoubliable", oui vraiment.

Jacqueline Rameil

## Section parisienne

Le déjeuner d'hiver de la section parisienne aura lieu le samedi 4 décembre à Versailles. Des cars partiront à 10 heures très précises du 241 boulevard Saint-Germain et nous ramèneront vers 18 heures.

Vous recevrez bientôt une circulaire vous donnant le prix et le programme de cette rencontre, et nous vous espérons, comme toujours très nombreuses.

Cécile Troller



# Marie-Agnès Cailliau - de Gaulle

Au printemps de cette année, après trois mois de souffrances qu'on eût bien souhaité lui voir épargnées, celle que nous appelions tendrement "Tante Agnès" depuis le temps de Fresnes, s'est éteinte à 93 ans.

Au mois d'octobre dernier, elle présidait encore avec chaleur et vivacité le déjeuner d'automne des camarades de Seine-Maritime. Elle avait créé cette section de l'A.D.I.R. dès 1949, recherchant une à une les camarades isolées et tissant avec chacune, lentement et en profondeur, des liens qui ne devaient jamais se défaire. Scrupuleusement, minutieusement, avec une régularité d'horloge, Tante Agnès préparait ses réunions longtemps à l'avance, envoyant un mot personnel à chacune et se rendant, quand c'était possible, jusqu'au domicile des malades. Il fallait que le cadre de la réunion fût sympathique, le repas copieux, bien cuisiné, bien présenté et dignement arrosé ! Tante Agnès préparait soigneusement le petit discours qu'elle prononçait traditionnellement à la fin du repas, mais elle parlait sans papier. Sa mémoire exceptionnelle lui donnait l'assurance qu'elle n'oublierait personne et que les questions concernant l'A.D.I.R. seraient toutes abordées.

Le respect, l'affection, la ferveur que lui portaient ses camarades ne tenaient pas seulement au fait qu'elle était la sœur aînée du général de Gaulle et qu'on la savait profondément unie à lui ; ces sentiments étaient surtout l'expression d'un élan naturel vers une personnalité originale, attirante, toute de spontanéité et de vérité en même temps que d'une grande bonté. Ils venaient aussi en réponse à ce que cette femme plus âgée que la plupart d'entre nous, empreinte d'une grande autorité naturelle, apportait de participation personnelle quasi-maternelle, et de compréhension à la destinée de chacune.

Marie-Agnès Cailliau avait connu dans sa longue vie de grandes angoisses, d'immenses chagrins et aussi les joies et les heures d'exaltation, de choix et de risques qui forment une destinée. Aussi était-elle de plain-pied avec les destinées de toutes ses compagnes venues des horizons de France les plus divers, qui avaient en commun avec elle les années les plus tragiques et les plus décisives de leur vie. Sur le fond indélébile de leurs deuils de la guerre, les camarades qui se débattaient souvent encore au milieu de drames personnels ou familiaux, de graves problèmes de santé et d'inquiétudes persistantes pour l'avenir de la France, étaient accueillies comme autant de filles tendrement aimées dans l'intimité de la grande maison de Sainte-Adresse ou dans le petit studio de Boulogne. Elles en sortaient consolées, clarifiées, tonifiées par la sève ardente de ce grand chêne vert et vigoureux que Tante Agnès est restée, par son cœur et par son esprit, jusqu'à la fin.

Nous aimions cette femme totalement droite, directe, drôle parfois, libre, intransigeante, passionnée, le cœur toujours prêt à l'admiration ou à l'indignation. Nous ne partagions pas toujours ses points de vue, mais nous aimions l'ardeur qu'elle mettait à les défendre. Nous aimions l'intérêt vibrant qu'elle portait à la politique contemporaine comme à l'Histoire.

Marie-Agnès Cailliau de Gaulle appartenait à cette génération qui avait vécu douloureuse-

ment les deux guerres mondiales. Déjà sa mère, dont elle évoquait avec émotion la nature ardente et généreuse, avait pleuré, petite fille de onze ans, en apprenant la capitulation de Bazaine en 1870. Jeune femme, Marie-Agnès passa toute la guerre de 1914 à Charleroi sous l'occupation allemande, avec son mari mobilisé sur place à la mine et ses premiers-nés. Ses quatre frères étaient au front.

Plus tard les parents de Marie-Agnès vinrent s'installer près d'elle, au Havre, et leur fils Charles venait souvent les voir. Il apportait de Paris la confirmation tragique de ce que Marie-Agnès pressentait : une nouvelle guerre approchait, et pas plus le gouvernement que l'Etat-Major ne s'y préparaient avec les moyens que requerrait une guerre moderne.

Le 3 septembre 1939, la Pologne est envahie et c'est la guerre. Marie-Agnès Cailliau est bouleversée, indignée aussi de cette atmosphère de légèreté qui règne alors dans l'opinion. Ses quatre fils aînés sont mobilisés, l'hiver 1939-40 de la "drôle de guerre" est particulièrement froid, et, en mai 1940, c'est le viol de la neutralité belge et l'invasion. Accablée de douleur pour la France et rongée d'angoisse pour ses fils, Marie-Agnès apprend par une lettre de son frère, devenu général, que son fils Charles, jeune officier de carrière, a été mortellement blessé près de Cambrai. "Mon petit Charles, nous disait-elle souvent, était mort pour cette France désormais plongée dans le malheur. Je n'avais pas le droit de laisser libre cours à ma douleur maternelle, il fallait faire quelque chose." "Faire quelque chose..." A chaque tournant difficile de l'histoire de notre pays, Tante Agnès se sentait impliquée et elle cherchait à agir. Elle entendit de ses oreilles le 17 juin 1940 la honteuse demande d'armistice de Pétain qui la plongea dans le désespoir et l'humiliation. Mais le 18, elle eut la chance d'entendre la voix de son propre frère, appelant à l'espoir et à la continuation de la lutte. De ce jour, elle sut que le destin de la France n'était plus abandonné et elle en conçut une immense et bien naturelle fierté. Elle voulut donc absolument "faire quelque chose". Et effectivement, malgré la surveillance particulière dont elle était l'objet, elle prit toutes sortes de risques, notamment avec son fils Michel qui, après avoir créé une chaîne d'évasion en Allemagne et s'être lui-même évadé, créa un réseau au début de 1942.

Mais, vers Pâques 1943, la Gestapo recherche les frères et sœur du général de Gaulle : Pierre est arrêté, Xavier et Jacques (celui qui est entièrement paralysé) gagnent la Suisse à temps.

Marie-Agnès Cailliau et son mari sont arrêtés près de Rouen, chez la femme de Pierre, Madeleine de Gaulle, résistante téméraire depuis 1940, qui avait été déjà arrêtée en 1941.

Tante Agnès réussit à faire disparaître les papiers compromettants qu'elle avait sur elle. Elle n'a d'ailleurs jamais été interrogée, non plus que son mari qui a pourtant été déporté à Buchenwald.

Après 14 mois de Fresnes, où elle eut le choc de voir arriver sa nièce Geneviève, Tante Agnès fut emmenée en Allemagne dans des lieux d'internement qui abritaient des officiers et des personnalités politiques que les Alle-



mands gardaient en otage. Très tourmentée pour son mari, déporté depuis janvier 1944, Tante Agnès écrivit à Himmler pour réclamer sa libération. Toujours au fait de la situation politique, Marie-Agnès Cailliau savait qu'Himmler était à la fois le chef de la Gestapo et celui des camps de concentration. Sa lettre eut sans doute la chance d'arriver au moment où Himmler essayait d'entrer en pourparlers secrets avec le général de Gaulle, et le 1<sup>er</sup> mars 1945, Alfred Cailliau rejoignait son épouse, dans l'état où l'on peut imaginer un homme de 68 ans, après 15 mois de Buchenwald. Recrus de fatigue, ils furent évacués à pied, en camion, en train, jusqu'en Autriche, dans un château-fort, près d'Innsbrück, où, après une brève bataille, les Américains les délivrèrent.

Avec sa rigueur habituelle, Tante Agnès disait qu'elle avait été "transférée" en Allemagne et non déportée et qu'elle relevait du statut des Internés de la Résistance.

A leur retour en France, M. et Mme Cailliau apprirent que ceux de leurs fils qui avaient rejoint la France libre étaient sains et saufs et que Michel avait pu échapper à la Gestapo. Mais, quelques années après la Libération, Tante Agnès eut l'immense douleur de perdre son dernier fils, âgé de 10 ans lors de son arrestation, son petit Denys, qui mourut, à 20 ans, d'une grave maladie.

Marie-Agnès Cailliau de Gaulle, si vivante et si merveilleusement présente à toutes, associait tous ses morts à sa vie quotidienne. Son petit studio de Boulogne était tapissé de photos des siens. Elle avait dépassé la révolte de la mort et vivait dans la certitude de la vie éternelle et des retrouvailles spirituelles, comme l'a merveilleusement évoqué le père de Floris, le jour de son enterrement. Certitude exigeante, vivante, inquiète : l'esprit de Tante Agnès n'était jamais en repos. Il s'enquerrait, cherchait plus loin, avait besoin d'une vérité toujours plus affinée, mais il se mouvait dans cette "lumière que tout homme reçoit en venant en ce monde", comme a dit saint Jean.

Tante Agnès ne nous rappelait jamais sans une grande émotion la lettre qu'elle reçut de son frère lorsqu'il fut élu président de la République à la fin de 1958 : "... La tâche sera lourde. Invoque, je te prie, avec moi, les êtres chers que nous avons perdus : papa, maman, Alfred, Charles, Denys et la petite Anne, afin que, grâce à leur intercession, je puisse porter le poids."

Marie-Agnès Cailliau de Gaulle était de ceux qui aident leurs frères humains à porter le poids.

Anise Postel-Vinay



# L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le samedi 26 février 1983

6, rue Albert-de-Lapparent, 75007 Paris (métro Ségur)

Samedi 26 février, à 15 heures : réunion de l'assemblée générale

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, Champs-Élysées, angle de la rue Balzac.

A 19 heures : cocktail au restaurant de l'Assemblée nationale, 126 rue de l'Université.

L'année 1983 ne comportant pas de rencontre interrégionale, une sortie est prévue pour le dimanche 27 : une cérémonie au camp de Compiègne suivie d'un déjeuner.

Détails et prix dans le prochain numéro.

S'inscrire au plus tôt et en tout cas avant le 30 janvier 1983.

## ÉLECTIONS

Conformément aux statuts, l'assemblée devra procéder au renouvellement du tiers des membres du conseil d'administration.

Les membres sortants cette année sont : Denise Côme, Marie-Louise Payen, Germaine de Renty, Germaine Tillion, Jacqueline Rameil.

## COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'assemblée générale de leur cotisation 1982 (montant minimum 50 F) auprès de leur déléguée ou de l'A.D.I.R., C.C.P. : Paris D.5266-06.

Les camarades qui auraient déjà réglé leur cotisation avant la réception de ce bulletin voudront bien nous excuser de leur adresser ce rappel.

## Chronique des livres

### *La liberté souffre violence,* par Elisabeth de Miribel

Pour qu'un tempérament donne sa mesure, il faut, dit-on, la rencontre d'un caractère et d'une époque. Le caractère, Elisabeth de Miribel, arrière-petite-fille du général de Mac-Mahon n'en manque pas qui, rompant, sa majorité atteinte, avec son milieu, se penche avec Piaget sur la jeunesse à problèmes, s'engage en septembre 1939 comme traductrice-rédactrice au ministère des Affaires étrangères, entre en dissidence, dactylographe à Londres l'appel du 18 juin, sillonne de 1940 à 1943 Canada et États-Unis, où elle quête aide et appui pour la France libre, gagne Alger, puis, comme correspondante de presse, l'Italie, accompagne Leclerc dans son avance vers la capitale, dirige le service de presse du général de Gaulle, passe trois ans au Carmel, le quitte et réintègre dix-sept ans plus tard son poste de secrétaire d'ambassade.

Parce que l'auteur ne cache en rien ses antipathies ou sympathies — et elle a souvent la dent dure —, parce qu'elle sait faire revivre à travers dialogues et portraits, les personnages — Malraux, Brosolette, le général de Gaulle, trois de nos camarades — dont les rencontres l'ont fascinée, le récit intéresse.

Mais l'essentiel reste toujours, derrière l'événement historique, la quête d'un mouillage, la soif d'engagement, soif étanchée, un temps, par la libération de la France.

A chaque étape, retrouvant ses impressions premières, exhument extraits de correspondance, carnet de bord, Elisabeth de Miribel précise ses motivations, ses aspirations, le sens et la limite de ses engagements.

D'où l'amitié privilégiée qui l'unit à ceux qui, clercs ou laïcs — Malraux, Maritain, un dominicain : le Père Couturier, le poète Pierre Emmanuel qui préface l'ouvrage — se penchent sur "ce qu'il y a de plus grand en l'homme ; l'inquiétude."

Car l'originalité du livre, c'est justement, doublant ces combats où elle s'engage de tout son être, le cheminement spirituel d'une jeune femme qui, aux prises avec l'obéissance, la solitude, la liberté, l'injustice, cherche à répondre à l'appel de l'absolu.

Marie-Suzanne Binétruy

## CARNET FAMILIAL

### NAISSANCES

David Probst, petit-fils de notre camarade Gisèle Probst. Vitry-le-François, 21 août 1982.

Charlène, petite-fille de notre camarade Pierrette Allot. Clermont-Ferrand.

Donatienne Collardet et Anne-Laure, petites-filles de notre camarade Charron. Cébazat.

Olivier Mazen, petit-fils de notre camarade Annie Fayet. Romagnat.

Jean-Baptiste Juillat et Laurence Marnat, petits-enfants de notre camarade Martine Marnat. Clermont-Ferrand.

### MARIAGE

Pierre Blondeau, petit-fils de nos camarades Marthe Blondeau et Mme Rieckert a épousé Sylvie Saunier le 10 septembre 1982.

### DÉCÈS

Notre camarade Jeanne-Marie Audibert est décédée. Paris, juin 1982.

Notre camarade Odette Foirest a perdu son mari. Bienville, 7 avril 1982.

Notre camarade Célestine Forest, née Hérivault, est décédée. Trélazé, août 1982.

Notre camarade Jeanne Fourmentaux est décédée. Amiens, premier semestre 1982.

Notre camarade Mme Garcia a perdu sa mère. Bordeaux, deuxième trimestre 1982.

Notre camarade Agnès Guillot-Vignot est décédée. Champagne-en-Valromey, août 1982.

Notre camarade Charlotte de Habicht a perdu son mari. Fribourg (Suisse) 11 juillet 1982.

Notre camarade Elise Hoffmann est décédée. Paris, juin 1982.

Notre camarade Germaine Hommel est décédée. Paris, 30 août 1982.

Notre camarade Rosine Kuhl a perdu son mari. Strasbourg, juillet 1982.

Notre camarade Rosette Larrue a perdu sa mère. Toulouse, mars 1982.

Notre camarade Marie-Renée Le Rouge est décédée. Rusunan, 7 juillet 1982.

Notre camarade Anne Lescure est décédée. Montrouge, premier semestre 1982.

Notre camarade Henriette Malnati est décédée à l'âge de 83 ans le premier juillet 1982.

Notre camarade Hélène Palmbach a perdu son mari. Sucy-en-Brie, 8 juillet 1982.

Notre camarade Yvonne Oddon, membre du conseil d'administration, est décédée. Septembre 1982.

Notre camarade Thérèse Rochet est décédée. Prosnes, juillet 1982.

Notre camarade Marie Roques est décédée. Châtenay-le-Royal, deuxième trimestre 1982.

Notre camarade Sarah Rosier a perdu sa fille. Chatou, 19 août 1982.

Notre camarade Maguy Udry a perdu son beau-père. Cusset.

Nous avons appris avec peine la mort du général Gaujour, président de l'Amicale Centurie (réseau auquel ont appartenu plusieurs de nos camarades) et vice-président de la FARREFC.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la

Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - 260 37 37 - PARIS 6

### JOURNÉE NATIONALE DU SOUVENIR

FRANÇAISES et FRANÇAIS  
**le 11 NOVEMBRE**  
ACHETEZ LE  
**BLEUET de FRANCE**



Emblème des Anciens Combattants  
et Victimes de la Guerre

**AU PROFIT** des VEUVES - ORPHELINS  
et ASCENDANTS

PARTICIPATION MINIMUM 0,50 F